

1
simplement, quelques

ESQUISSES...

Sainte Jeanne Elisabeth

Une petite fille modèle

Il était une fois une petite fille modèle.

Non l'une des petites filles modèles de la Comtesse de Ségur.

Celle dont je veux parler, Élisabeth, est née en Berry, au château des Ages, dans la ville du Blanc, le 5 juillet 1773.

*

Le château familial, solide et antique manoir ayant appartenu à Jacques Cœur¹, résiste au temps. Il a encore belle allure. Au premier étage, sur la tourelle de droite, une fenêtre : celle de la chambre où naquit Elisabeth.

Couronné de verdure, le château se perd dans une campagne douce, paisible, s'étirant sur plus de quatre kilomètres jusqu'à la ville, « perspective fuyante qui est un enchantement » (S. 4)

Vaste propriété des Ages : longues allées de tilleuls, fermes entourées de prairies et, au fil des saisons, dans la variété des couleurs, champs de labour, moissons dorées, bosquets de verdure et de fraîcheur.

« *Terre, de qui vient toute noblesse...* » a écrit Jean Guitton (+ en 1999)

*

A sa naissance, Elisabeth est accueillie dans une grande joie.

Née après trois garçons de six, quatre et deux ans, elle est, pour ses heureux parents, un cadeau, un don de Dieu. C'est le sourire d'une fleur de l'été.

C'est du soleil dans le château déjà plein de bonheur.

Les parents d'Elisabeth désirent que, tout de suite, coule sur le front de leur fille l'eau du baptême et, dans son cœur, la vie de Dieu. Celle qui dira plus tard : « *Je prends au sérieux l'engagement de mon baptême* », a été baptisée le jour même de sa naissance, à l'église St Génitour du Blanc.

La fille du seigneur des Ages, Antoine Bichier, et d'Anne Augier de Moussac a été portée aux fonts baptismaux par deux domestiques, Michel et Marie Gillet. Autour de son berceau, des humbles, qui ne signent pas l'acte de baptême « *pour ne savoir* » (S.13) Une simple croix, au bas de l'acte, pour celle qui sera un jour Fille de la Croix.

Les parrain et marraine, Messire Antoine Bichier, seigneur de Crémier, et Dame Jeanne-Charlotte, son épouse, viendront, plus tard, fêter l'heureux événement.

*

Elisabeth grandit dans une famille de noblesse, d'honneur, de vertu.

Petite fille heureuse dans un foyer heureux

Petite fille aimée à qui tout sourit.

Par son heureux caractère, le rayonnement de ses qualités de cœur, sa grâce, son intelligence vive, elle fait le bonheur de tous.

Devant elle s'ouvre une route de bonheur.

Petite fille modèle attirée comme naturellement par Dieu et le surnaturel.

Comme naturellement aussi, elle va vers les pauvres qui trouvent toujours porte ouverte au château des Ages. De grand cœur, elle leur donne pain et argent.

La demeure accueille aussi les religieuses qui quêtent pour les malheureux.

« *Ce sont les amies de Dieu* » lui dit sa mère. Elisabeth n'oubliera pas.

¹ Jacques Cœur 1395-1456

Que sera cette enfant ?

Elisabeth reçoit une solide éducation.

Elle lui est donnée, en premier, par ses parents et, en même temps, par la vie qui se déroule au château.

L'exemple construit plus que les paroles.

Un journaliste a écrit :

« *Beaucoup de jeunes, de nos jours, n'ont pas de mémoire familiale, de passé ancestral... cette malle au grenier remplie de souvenirs..* »

Cette mémoire, ce passé, et le quotidien ont façonné Elisabeth.

*

A dix ans, ses parents la confient aux Dames Hospitalières de Poitiers pour une formation et une éducation complètes.

« *Les jeunes pensionnaires y étaient formées pour être, un jour, des femmes du monde vraiment accomplies, écrivant bien, parlant avec distinction, sachant compter, capables de briller dans les salons autant par la pratique des arts d'agrément... que par une conversation au vaste répertoire...* » (Louis Chaigne)

*

Elisabeth est une bonne élève, appliquée, studieuse.
 Son caractère enjoué, sa gentillesse, sa prévenance, la font aimer de tout le monde.
 Elle communique pour la première fois le 25 décembre 1784. Elle a onze ans.
 « *Je sais qu'elle fit sa première communion, bien préparée, et avec une grande joie* ».
 « *Elle était radieuse de bonheur et de piété.* » (Témoignages)
 Elisabeth apprend avec aisance la géographie, l'histoire, le latin, la littérature.
 Peut-être a-t-elle moins d'attrait pour la danse, la musique, la peinture ? Et encore bien
 moins pour le droit et la comptabilité que lui enseigne – en supplément – son oncle,
 l'Abbé de Moussac.
 Dans les tracasseries de sa vie, ces leçons seront pourtant bien utiles à Elisabeth.

*

Un jour, sa tante, Madame de Saint Prosper, trouve Elisabeth agenouillée, immobile, en
 profonde prière, devant l'autel du Sacré-Cœur.
 Elle attend...
 Quand Elisabeth se relève, son beau visage plein de lumière :
Que faites-vous, Elisabeth ?
Je me consacre à Jésus...

*

A quatorze ans, c'est le retour au Blanc. Elisabeth retrouve avec bonheur la demeure fa-
 miliale, la chaude présence de ses parents, de ses frères, de ses serviteurs et servantes.
 Comme elle a changé !
 C'est une ravissante jeune fille qui, à l'école de sa mère, devient une parfaite maîtresse
 de maison.
 Elle évolue avec aisance de la cave au grenier et, au dehors, elle laisse le grand air, la
 beauté paisible de la nature entrer dans tout son être et y creuser l'attrait de la contem-
 plation.

Comme on feuillette un album de souvenirs...

Peu de temps après sa sortie de pension, Elisabeth vient, avec sa famille, dans un de
 leurs domaines, « La Guimetièrre », à Béthines.
 En la voyant rayonnante de jeunesse, de vie et de beauté, les gens demandent :
 – *Quelle est donc cette demoiselle ?*
 Et d'autres répondent :
 – *C'est Mademoiselle des Ages !*

*

Une gerbe de témoignages :
 « *J'ai fait beaucoup de voyages dans la vie, et je n'ai jamais connu personne qui l'éga-
 lât en beauté* » (Butaud, cité par Louis Chaigne, 118)
 Monsieur de Lalande, son oncle, aimait rappeler l'admiration qu'elle provoquait par-
 tout. Un jour qu'il était allé avec elle à la promenade de Blossac, à Poitiers, il voyait les
 passants émerveillés se retourner pour la voir plus longtemps.
 Un vieillard de Béthines, Chartrin, confiait à Sœur Marie Appoline :
 « *Ah ! ma bonne Sœur, Mam'zelle Elisabeth, elle était belle à ravir, si simplement mise
 que, pour sa condition et sa fortune, elle était admirable. Sa mère était toute pareille,
 aussi bonne et aussi charitable.* » (S.94)
 « *Elisabeth charme par ses traits délicats et fins et son regard qui rayonne de lumière* »
 (Louis Chaigne)

Elisabeth doit faire son entrée dans la société mondaine de la noblesse provinciale de cette fin du XVIII^{ème} siècle.

Elle n'est ni coquette ni frivole, mais elle doit tenir son rang et ne peut se dispenser de fréquenter salons, promenades organisées, fêtes...

On désire sa présence :

« *Mon bal ne sera qu'obscurité et laideur si Mademoiselle Elisabeth ne vient l'éclairer et l'embellir de sa présence.* »

Le cœur d'Elisabeth est ailleurs

*

Ses parents songent à son avenir et les plus grandes maisons souhaitent voir Elisabeth entrer dans leur famille.

Son charme, humble et modeste, provoque en même temps admiration, estime, respect. Les demandes en mariage, nombreuses, insistantes, sont adressées à Monsieur et Madame Bichier.

Elisabeth, fermement, dit sa résolution de ne pas engager son avenir.

A quoi songe-t-elle ?

« *Je sais qu'elle eut la pensée d'entrer dans l'ordre des Trappistines. La Révolution qui vint à éclater ne lui permit pas de réaliser son dessein.* » (S.53)

Elisabeth garde son secret dans son cœur.

Dieu a pris sa place.

Pour toujours !

Elisabeth... femme libre...

Elle a seize ans lorsque la Révolution éclate.

Aux pages lumineuses succèdent des pages sombres et douloureuses.

Elisabeth est robuste, au physique comme au moral.

Elle est courageuse.

Devant l'adversité, elle puise sa liberté de jugement et d'expression dans sa solidité et, au-delà d'elle-même, en Dieu qui a tant de place dans sa vie.

*

La tourmente révolutionnaire arrive jusqu'à la ville du Blanc.

On détruit, on renverse et, après, on veut remplacer ce que l'on a détruit. C'est pourquoi une fête de la déesse Raison est instituée. Elisabeth est invitée, non seulement à y prendre part mais à représenter la déesse Raison.

Il n'est pas difficile d'imaginer Elisabeth se redressant dans toute sa dignité et opposant à la demande un refus catégorique.

Alors vont se succéder les difficultés pour elle et pour sa mère.

C'est la prison à Châteauroux,

c'est la pauvreté ou, plutôt, la misère,

c'est le départ définitif du château des Ages

*

Plus tard, devenue fondatrice de l'Institut des Filles de la Croix, elle est convaincue que l'unité autour de la source est vitale pour sa famille religieuse.

Fermement, mais avec humilité et déférence, elle va s'opposer, seule, à tant de bienfaiteurs influents qui font pression pour que les maisons fondées en Ile-de-France soient indépendantes de la Maison-Mère.

« *Je ne changerai que pour un plus grand bien...* » écrit-elle dans une lettre remarquable au Cardinal Archevêque de Paris.

Elisabeth n'eut rien à changer.

Et l'unité fut maintenue.

« *Seule la vérité peut rendre libre.* » (Jn 8,33)

*

En 1819, à la demande du Cardinal de Talleyrand-Périgord, Elisabeth installe une Communauté à Valençay, dans l'Indre.

Le prince de Talleyrand fait construire pour les Sœurs une maison et une chapelle.

Le prince, grand politique et grand diplomate, qui faisait trembler princes et rois, disait avec émotion, après la première entrevue avec Sœur Elisabeth :

« *Jusqu'ici, je savais qu'il y avait une Judith . Aujourd'hui, j'en ai vu une autre.* »

Sœur Elisabeth garde toujours de bonnes relations avec le prince et sa famille et, toujours aussi, complète liberté en ce qui concerne la vie et la mission des Sœurs.

*

1819 – 1822. C'est le temps de la difficile acquisition, suivie de la non moins difficile restauration du Monastère des Fontevristes qui devient la Maison-Mère des Filles de la Croix à La Puye.

Saubat rapporte (p. 248-249) la séance à Poitiers où Sœur Elisabeth, seule femme dans une assemblée de magistrats et de nombreux acheteurs de Biens Nationaux concernant le Monastère Fontevriste divisé en lots – le vieux Monastère Fontevriste était devenu, pendant la Révolution, la propriété de 14 personnes différentes (S.270) – sut faire valoir ses désirs et ses droits à des volontés bien peu disposées en sa faveur.

« Le jour venu, quand tous ces messieurs furent réunis, on vint l'avertir qu'on l'attendait. '*Nous vîmes arriver une femme qui, sous le costume religieux, avait le port et la dignité d'une personne de haute qualité. Devant sa beauté, sa noblesse, sa majesté, nous fûmes comme atterrés. Elle nous salua avec tant d'amabilité que tout le monde se leva, magistrats comme acquéreurs. Dans le silence que son apparition avait amené, elle prit la parole d'une voix douce et harmonieuse. Elle fit valoir ses droits avec précision, habileté et aussi avec énergie. Son assurance, sa fermeté réduisirent tous ces messieurs au silence : pas un mot ne fut dit. Elle continua sans trouble, fit connaître les besoins de sa Congrégation, ses désirs. Elle fut applaudie. Tout ce qui fut possible lui fut accordé. Elle signa les pièces, remercia ces messieurs et sortit avec la même majesté qu'elle avait en entrant. Lorsqu'elle fut sortie, nous nous regardâmes tous, et chacun de faire des réflexions : « **Quelle femme ! Quelle femme !** Avez-vous remarqué sa tenue ? **Quelle fermeté de caractère ! Quelle belle manière d'exposer ! Quelle grandeur et, en même temps, quelle grâce et quelle beauté !** ». Nous ne tarissions pas de faire son éloge. **Elle fit l'admiration générale.** » »*

*

Nous sommes en 1823.

Une fondation est demandée par l'Evêque d'Orléans pour l'hospice de Patay. Les conditions en sont réglées et acceptées, à la fois par l'administration de l'hospice et par Sœur Elisabeth.

Donc, comme convenu, à la date donnée, Elisabeth arrive à Patay avec quatre Sœurs.

Mais les autorités n'en désirent plus que deux.

Devant ce manque de parole inacceptable, la voiture repart avec Sœurs et bagages.

Deux heures après, elle est rattrapée par un express. Le préfet a réfléchi. Il trouve justes les raisons de Sœur Elisabeth. Il la prie de revenir avec les quatre Sœurs. Ce qui fut fait.

*

Elisabeth, toujours libre pour dire sa pensée, veut aussi, chez les Sœurs, grande liberté d'esprit et grande paix intérieure.

Elle écrit : « ...*La liberté d'esprit est l'essence de la vraie piété et est très nécessaire à la santé des jeunes Sœurs* »... « *Il faut une conscience libre...* »

« *C'est à la liberté que vous avez été appelés* » (Ga 5, 13)

Une vie pour Dieu...

Dès sa petite enfance, Elisabeth est saisie par Dieu, par son mystère.

Jeune fille, elle va, à cheval, adorer à l'église de son baptême.

Elle sait quitter discrètement les fêtes mondaines pour aller un moment prier en silence.

L'Évangile est sobre. Elisabeth aussi, dans sa vie comme dans ses paroles.

Elle ne nous a pas laissé par écrit son expérience spirituelle.

Cependant, au verso d'une petite image de Notre-Dame Auxiliatrice :

« *Moi, Jeanne-Elisabeth-Marie-Lucie Bichier, je me dédie et me consacre, aujourd'hui et pour toujours, à Jésus et à Marie – le 5 mai 1797.* »

Lignes révélatrices, écrites de sa main.

*

Son premier historien, le Père Rigaud, nous rapporte ces paroles d'Elisabeth, écrites pendant la Révolution.

« *La figure de ce monde passe... hideuse et terrible comme elle est aujourd'hui, joyeuse et souriante comme elle était naguère, comme elle sera demain peut-être, sur ce sang et ces ruines... qu'importe ?... ce n'est jamais qu'une figure à laquelle je ne saurais m'attacher. Je prends au sérieux l'engagement de mon baptême, le monde n'est rien pour moi, je ne le crains ni ne l'aime* »

*

Elisabeth a le désir de donner sa vie à Dieu dans la vie contemplative.

Aspiration profonde, jamais totalement effacée en elle.

« *Elisabeth se confiait à Dieu et pensait qu'il ne l'abandonnerait pas... Elle m'a raconté que, depuis longtemps, elle priait Notre Seigneur de lui indiquer sa voie, qu'elle n'avait personne pour lui rendre ce service. C'était pendant la Révolution...* » (Témoignage de Sœur St Jérôme).

Après trente ans de vie religieuse, elle écrit à une jeune qui l'entretient de l'orientation de sa vie.

« *Je n'ai jamais consulté qu'une seule personne, le Bon Père, sur ma vocation. Il me dit que, dans ce malheureux siècle, il fallait se dévouer à l'instruction des pauvres. J'ai regardé que c'était la voix du ciel et, malgré que j'eusse un grand désir d'une vie plus retirée et plus austère, je me laissais conduire par ce saint homme. J'en bénis le ciel, puisque soigner et instruire les pauvres, c'est imiter le Maître même.* »

*

Elisabeth est passée de l'acceptation au consentement. Sa liberté intérieure est entrée dans ce qui lui était demandé par le Bon Père.

Tout s'apaise quand on consent... Lorsqu'on découvre que là est la volonté de Dieu, Dieu nous habite... Elisabeth adhère pleinement à Dieu. C'est Dieu qui est la source. C'est Dieu qui prend la direction de sa vie. Elle vivra autrement son attrait pour la contemplation, sur la route des pauvres.

Active et contemplative. Étonnamment active mais jamais agitée.

*

Elisabeth a le sens de Dieu, de Dieu grand, de Dieu saint.

Elle est comme naturellement portée à l'adoration silencieuse qui la prend tout entière, si bien qu'immobile, en prière, on doit la toucher si on a besoin d'elle.

La prière donne à sa vie une densité peu commune.

« *Je n'ai jamais vu ni entendu personne prier ainsi...* » (Témoignages des Sœurs).
Sa beauté intérieure inonde toute sa personne et féconde sa vie si pleine et si donnée.

Une vie pour les pauvres...

Sur le coteau boisé de Saint Pierre de Maillé, le vieux château de Molante.
Au premier étage, l'oratoire de la petite Communauté nouvellement installée.
Elles sont cinq, les premières Filles de la Croix : Elisabeth, Madeleine, Véronique, Anne et Marie-Anne.
Entre les mains du Père André, elles prononcent leurs vœux de pauvreté, chasteté, obéissance.
Leur vœu de chasteté est perpétuel, les deux autres comportent quelques réserves en raison des circonstances. Nous sommes en 1807.
Aux trois vœux, les Sœurs ajoutent la promesse de se dévouer au soulagement des malades et à l'instruction des pauvres.

*

Dans la conscience de l'injustice subie par sa famille qu'elle aime tant, grâce à la vivacité de son intelligence et à sa force de caractère, Elisabeth gagne le difficile procès qui lui restituera les biens patrimoniaux mis sous séquestre pendant la Révolution.
Que fera Elisabeth de sa part de la fortune de son père, Monsieur Bichier ?
Elle-même nous donne la réponse :
« *Je n'ai point donné ma fortune et ma personne pour autre chose que pour l'instruction des pauvres et pour l'enseignement de ce qui convient à des pauvres...* ».

*

Elle fonde, à La Puye, un hôpital pour les malades les plus abandonnés et, elle-même, vient, chaque jour, les visiter.
« *Vous savez combien nous avons pris de pauvres – et toujours gratis – quoique nous fussions pauvres nous-mêmes...* » écrit-elle à Sœur Madeleine.
Pourquoi ? Pour qui ?
Dans sa foi et son amour, elle sait, elle sent que partout où règnent misère, mal, violence, c'est Dieu qui est la victime.
« *Mon premier pauvre, c'est Jésus-Christ...* »
Phrase merveilleuse qui récapitule sa vie. A cause de Jésus-Christ, Elisabeth s'est mise au service de la vie et du bonheur des autres, en premier les pauvres. Comme Jésus-Christ venu apporter la Bonne Nouvelle aux pauvres.
« *Nous ne sommes pas pour former des demoiselles, mais pour enseigner les pauvres.* » (S.341)
« *Les riches n'ont pas besoin de nous. Ils ont de l'argent. Ils peuvent se faire aider. Nous, donnons-nous aux pauvres !* »
On appelle vite Elisabeth : la Bonne Sœur.

*

Elle nous dit :
« *Nous logeons toujours plus de trente petites filles, les plus humbles, les plus abandonnées, les plus infirmes...* ».
« *Notre but est de secourir les malades et instruire les pauvres les plus abandonnés.* » (S.168)

« *Les pensionnaires sont les petites filles de Monsieur le Curé, les orphelines sont les miennes...* » (S.344) dit-elle avec humour

« *Il me semble qu'on doit préférer les pauvres à soi.* » (S.345)

Ce n'est pas une simple parole de sa part.

*

« *Elisabeth ne paraissait jamais plus heureuse qu'au milieu des pauvres et de ses petites...* » (S.346)

« *Elle était heureuse de vivre à la manière des pauvres.* » (S.499)

« *Je l'ai toujours vue faire bon visage à la pauvreté.* » (S.546)

Son bureau ?... « *Un petit coin bien pauvre...* » (S.319)

Sa nourriture ?... « *Elle était la moins difficile de nous toutes...* » (S.331)

Elle pouvait dire avec Saint Paul :

« *J'ai appris en toute situation à me suffire.* » (Ph 4, 11-13)

Ses habits ?... Depuis longtemps, elle a abandonné les soieries, les couleurs, les belles robes des réceptions et des fêtes d'avant la Révolution :

« *Ses vêtements sont si pauvres !...* » (S.548)

« *Mais c'est avec ces habits qu'elle va chez les seigneurs de la cour* » (S.548)

Enveloppée de sa grande cape noire, elle évolue avec aisance dans le monde des grands. C'est une grande dame !

Elle est aussi à l'aise avec les pauvres. Elle a le cœur bon. Elle a un cœur de pauvre.

*

Le regard que porte Elisabeth sur le monde des petits et des pauvres est un regard d'espérance et d'amour, un regard créateur.

A sa place, avec ses Sœurs, et avec tant de familles religieuses qui naissent à cette époque, elle a posé des actes porteurs d'avenir pour l'Eglise et le peuple de France. Elle a contribué à faire naître l'espérance.

*

Mois d'août 1838... Douleuruse agonie de la Bonne Sœur.

Un cri jaillit de son cœur :

« *Jésus, père des pauvres !... Jésus, père des pauvres, ayez pitié de moi !...* »

Etait-ce, au long de sa vie, le murmure habituel de son cœur ?...

Le bonheur de communier

Souvent, dans les paroles ou les écrits de la Bonne Sœur, revient l'expression : « *le bonheur de communier* ».

Elle a été privée de ce bonheur durant les années de la Révolution.

Plus de messe, plus de confession, plus de communion. Pas de catéchisme, pas de prêtre à qui se confier et à qui se fier. Elisabeth attend. Elle aurait pu penser :

« Je ne peux recevoir Dieu dans l'Eucharistie, mais Dieu se donne de tant de façons . je peux le trouver en moi, dans la prière, l'oraison, l'adoration. Je le trouve dans les autres, en particulier dans le pauvre, le petit, le souffrant. Je le trouve dans l'événement, dans la nature... ».

En attendant des jours meilleurs, elle aurait pu se résigner à sa situation.

Non, son attente n'est pas une attente passive.

Elle attend dans la prière.

Elle cherche aussi les prêtres restés fidèles qui célèbrent en secret l'Eucharistie au risque de leur vie.

Elle attend, vivant douloureusement le manque de l'Eucharistie et se confiant à Dieu.

*

C'est pourquoi, vers 1797, malgré le danger, elle se rend avec un domestique à la grange des Marsillys.

Longue marche dans la nuit...

On lui a dit qu'un prêtre, un saint, revenu de son exil de cinq ans en Espagne, célèbre en cachette l'Eucharistie.

Dieu a exaucé sa prière.

Avec un bonheur indicible, elle reçoit le Pain de Vie, le Pain des forts, le Pain de la route.

C'est la première rencontre entre André-Hubert et Elisabeth.

Plusieurs fois dans sa vie, en confidence, elle parlera à ses Sœurs de cette nuit aux Marsillys, du bonheur de la première fois...

« *Oh ! mes Sœurs ! Il s'est passé de grandes choses aux Marsillys, c'est vraiment le Bethléem de la Congrégation.* »

*

Dans une époque marquée par le Jansénisme, rigide, sévère, où on s'éloignait de la communion parce qu'il fallait être pur, parce qu'on ne méritait pas..., la Bonne Sœur, elle, « *était pour l'amour, la confiance, la sainte joie au service d Dieu...* » (S.323).

« *Si le Jansénisme régnait de son temps, ce n'était pas chez elle, car elle avait trop à cœur de garder pour elle et d'inspirer aux autres la confiance en Dieu.* »

« *Non, assurément, la Bonne Sœur n'avait point de pente au Jansénisme, bien au contraire.* » (S.324, Sr Marthe)

A cette même Sœur Marthe, la Bonne Sœur disait :

« *Avez-vous toujours peur de la Sainte Communion ?* »

*

Mais dans l'Eglise du temps d'Elisabeth souffle aussi le courant spirituel christologique de l'Ecole Française née au XVIIème siècle.

Ecole de vie intérieure, « *haute fontaine spirituelle* » (Henri Brémond), elle donne à l'Eglise une jeunesse, une ferveur, une intériorité qu'on trouve dans tant de familles religieuses et chez de nombreux saints nourris de sa doctrine.

Pour Elisabeth, l'Eucharistie est le don d'un amour sans limites.

« *Elle faisait l'impossible pour entendre la Sainte Messe et y communier.* »

« Elle recevait quotidiennement la Sainte Eucharistie . Elle disait qu'elle consentirait, pour avoir le bonheur de communier, à passer toute sa vie dans une étable. » (S.590)

Est-ce le souvenir de la grange des Marsillys qui la fait parler ainsi ?

Elle aime voyager dans une voiture particulière pour s'arrêter à son gré, et quand elle aperçoit le clocher d'une église, elle dit agréablement :

« Je pense que mon aumônier m'attend pour dire sa Messe. » (S.587)

La force de la Bonne Sœur, sa santé physique et intérieure, où les puise-t-elle ? Son rayonnement, sa grandeur et, en même temps, son humilité, sa pauvreté de cœur, son oubli d'elle-même, son sens du pauvre, qui les lui donne ?

« Si je n'étais pas la plus misérable de toutes, je communierais moins souvent. Je suis faible, je vais chercher la force. Je suis malade, je vais chercher la santé. »

Dans « L'Histoire du Blanc » du Docteur Gaudon, on peut lire :

« Cette admirable femme (Elisabeth), parlant de Notre-Seigneur dans le tabernacle, disait : “ Il pourra être plus grand, plus beau, plus séduisant dans le ciel, mais plus aimable que dans l'Eucharistie, jamais . ” » (S.591)

Fille de l'Eglise

La situation de sa famille réglée, Elisabeth se retire, avec sa mère, dans la solitude et le silence d'une propriété de Madame Bichier, la Guimetière.

Elisabeth a 24 ans.

Le curé du village, Monsieur Babert, a prêté, certainement par ignorance, serment à la Constitution Civile du Clergé.

D'instinct, les paroissiens se sont écartés de lui.

L'église reste fermée.

Pour Elisabeth qui a écrit : il y a quelques années : « Je prends au sérieux l'engagement de mon baptême », la situation est intolérable.

Il ne faut pas laisser s'éteindre la foi dans les cœurs.

Il faut raviver la flamme.

*

Alors, Elisabeth réunit chez elle, d'abord ses fermiers, puis des voisins, puis des amis, ensuite des gens du village.

Elle prévient délicatement le curé.

Le sacristain peut alors sonner les cloches pour le rassemblement de prière, à la chute du jour.

Un témoin nous parle des « saintes réunions de la Guimetière » :

« Ah ! que nous avons passé de mauvais jours (pendant la Révolution), et nous aurions été encore bien plus malheureux sans cette belle demoiselle Bichier. Vous pouvez croire tout ce que je vous dis. Je me nomme Chartrin de mon nom et je ne suis pas pour en imposer. Nous n'aimions pas notre curé. On n'assistait point à sa messe, on n'allait presque plus à l'église. Tous les soirs, nous nous rendions chez elle, à la Guimetière. Elle chantait un cantique, ou plutôt nous chantions tous. Elle faisait réciter le chapelet, la prière du soir, la lecture dans un livre pieux ou la vie du saint. Nous repartions chez nous, heureux et contents, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, enfants... C'était une admirable caravane... »

*

Le Concordat de 1801 amène le rétablissement du culte.

Une ère nouvelle se lève pour la France.

Elisabeth prend alors l'initiative d'organiser une mission pour remettre en route la foi des paroissiens.

Elle doit, pour cela, déployer délicatesse, ingéniosité, prudence, tant à l'égard du curé que de la population.

Elle écrit :

« Nous avons eu une nouvelle mission qui m'a donné bien de l'embarras, mais bien de la joie... La mission a fait du bien... »

Pour clôturer la mission, Elisabeth offre à la population une croix. La Croix est dressée au Gué de Villeneuve.

Croix offerte par celle qui sera, un jour, Fille de la Croix.

Symbole – Signe de la foi repartie.

*

Parce qu'Elisabeth a pris au sérieux l'engagement de son baptême, elle accepte ce qu'elle n'a pas désiré, ce qu'elle n'a pas cherché.

Elle suit le chemin que, par le Père André, Dieu lui trace.

« Si nous avons formé une Congrégation, c'est sans le savoir et sans le vouloir. Notre Bon Père n'avait jamais calculé que nous serions établies en Congrégation. Il voulait seulement faire instruire les enfants de sa paroisse et soigner les pauvres malades... »

En 1807, les Filles de la Croix sont cinq, douze en 1809, vingt-cinq en 1811... L'Institut va s'étendre.

Sur les mauvaises routes de France, la Bonne Sœur va, répondant aux appels :

« Mes Sœurs, on nous demande de tous côtés et, de tous côtés, les besoins des pauvres sont bien pressants. Mais que faire ?... Prions... On me demande des Sœurs... Mon Dieu, faites-en pleuvoir du ciel !... »

La Congrégation est approuvée le 13 octobre 1816 par l'évêché de Poitiers.

Le 18 septembre 1829, le Pape Pie VIII adresse à la Congrégation un Bref Laudatif.

Le 29 juillet 1867, le Pape Pie IX approuve l'Institut.

*

Des Congrégations naissent en terre de France.

La foi et la religion ressuscitent.

Des étoiles dans la nuit

Sur la colline de Saint Pierre de Maillé, le château de Molante, première Maison-Mère des Filles de la Croix. Elisabeth et ses quatre compagnes y mènent une vie de prière, de dévouement. Leur vie de pauvreté est très austère, par choix d'abord, par nécessité ensuite. Après les ruines de la Révolution, tout est à construire.

Un jour, du cœur de Sœur Elisabeth, jaillit un cri d'espérance, d'abandon :

« Nous voici cinq à Molante, sur ce coteau... et Abraham était seul, lui, avec sa foi, en terre de Chanaan, lorsque Dieu lui dit : 'Lève les yeux au ciel et compte, si tu peux, les étoiles... C'est ainsi que je multiplierai ta race ». Si la foi est aussi vive sur ce coteau qu'elle le fut en terre de Chanaan, pourquoi les Filles de la Croix ne se multiplieraient-elles pas comme les enfants d'Abraham ? »

Dieu exauce sa prière de foi. La petite graine semée en terre de Molante se multiplie. Dieu appelle des jeunes, attirées par la ferveur de la petite Communauté.

*

Sur la route de La Puye à Béthines... Une nuit... Sœur Mélanie se souvient :

« J'ai encore très présent à l'esprit notre voyage avec la Bonne Sœur, Sœur Gertrude Sœur Saint Eloi, Sœur Césarie et moi... Quand nous arrivions près de Béthines, il faisait nuit... Les étoiles brillaient au ciel. La Bonne Sœur nous dit tout à coup, dans une sorte de tressaillement :

'Vous ne savez pas ce qui me donne tant de joie ? Eh bien ! Je pense qu'il y aura des Filles de la Croix de tous les côtés.'

L'une de nous dit :

- *Ma Bonne Sœur, est-ce qu'il y en aura aussi à l'étranger ?*
- *Oui, répondit-elle, il en ira à l'étranger et il en viendra...*
- *Mais, répliquions-nous, comment cela se fera-t-il ? Nous sommes en si petit nombre.*
- *Eh bien ! dit-elle, le Bon Dieu en prépare. Il en fait naître de tous côtés et il en fera naître encore... »*

Sur la route qui appelle, sur la route qui inspire, merveilleuse prophétie de la Bonne Sœur.

*

Le 30 novembre 1836, jour de la fête de Saint André Apôtre, patron de la Congrégation, Sœur Elisabeth monte dans la diligence qui va de Tarbes à Toulouse, avec Sœur Saint Roger, Sœur Lucie, Sœur Isaac et Sœur Saint Cyprien.

Le voyage est long. Sœur Elisabeth prie avec ses Sœurs. Elle laisse aussi parler son cœur devant elles. Elle évoque des souvenirs, des grâces reçues dans la Congrégation, l'héroïsme des premiers temps... La soirée est ravissante et le soleil couchant dore de ses derniers feux la chaîne des Pyrénées et la campagne peuplée de troupeaux. Bientôt le crépuscule, puis la nuit, calme, douce, sereine, resplendissante d'étoiles. Saisissante atmosphère de beauté, de grandeur...

La route s'ouvre devant les voyageuses. La Bonne Sœur parle à ses Sœurs du champ de l'Eglise vaste comme le monde et leur dit que Jésus-Christ les appelle à la mission. Elle est transportée d'enthousiasme. Sa voix tremble d'émotion.

Puis tout à coup, étendant la main vers le ciel, elle s'écrit :

« Ah ! combien de fois ai-je demandé au Bon Dieu de nous multiplier comme les étoiles du firmament ! »

Pendant qu'elle parlait ainsi, les étoiles éclairaient les cimes blanchies des Pyrénées.

L'historien ajoute :

« Il y a ainsi dans les âmes des saints, sous la lumière de Dieu, de merveilleux sommets. »

Sur les routes.

La Bonne Sœur a marché à grands pas vers la sainteté.

Elle a aussi beaucoup marché sur les routes de France.

Les voyages dans sa vie, c'est quelque chose d'immense à couper le souffle.

Elle est la grande et infatigable voyageuse.

Infatigable ?

Qui dira qu'elle n'est pas fatiguée ?... Mais elle marche...

Que de déplacements ! de nuit, de jour, à pied, à dos d'âne, à cheval, en carriole, en diligence, sur les mauvais chemins de son temps.

De fondation en fondation, de communauté en communauté, en toutes saisons...

*

Routes de printemps

Au printemps 1825, elle est appelée par Monseigneur d'Astros pour une fondation à Bayonne.

Quinze jours sur les routes pour les cinq-cents kilomètres qui séparent La Puye de Bayonne.

Puis en chaland, sur la Nive, de Bayonne à Ustaritz.

Le 24 avril 1825, elle quitte Ustaritz, longeant le gave de Pau, vers la montagne, jusqu'à Igon .

Ensuite d'Igon à Bédarrieux, au fond du Languedoc.

De là, en Bourgogne.

C'est presque un tour de France.

Et tant d'autres routes de printemps !

*

Mémorable route d'été.

La Bonne Sœur est à Igon. Elle fait venir des voitures de Pau, car le Noviciat d'Igon, en Béarn, déménage à Ustaritz, en pays basque.

Pour ne pas soulever les protestations d'Igon, le départ est tenu secret et se fait de nuit. Avec 29 voyageuses, Sœurs, Novices, Postulantes, les voitures sont vite au complet. La Bonne Sœur place son monde du mieux qu'elle peut. Plus de place à l'intérieur pour elle.

Sans hésiter – elle trouve toujours la solution- elle prend une postulante jeune et forte qui monte lestement sur l'impériale.

La Bonne Sœur la suit, un peu moins facilement, car elle commence à être alourdie par l'âge.

Dans les rues de Pau, un tel équipage excite la curiosité. Toutes ces religieuses et deux haut perchées, exposées aux ardeurs du soleil de juillet et au vent et à la poussière !

*

L'hiver n'arrête pas la Bonne Sœur.

En 1820, elle conduit les Sœurs à la Valette, diocèse d'Angoulême.

Voyage très pénible dans une voiture de louage. On Passe la nuit dans une auberge. On couche comme on peut dans une seule chambre.

La Bonne Sœur s'étend sur le plancher.

De grand matin elle se réveille, transie de froid. Mais on repart...

Les chemins sont si mauvais, le conducteur si maladroit que la voiture cahote et s'embourbe.

Il faut faire quatre kilomètres de route à pied...

La Bonne Sœur s'en souviendra et en parlera avec une visible satisfaction.

A la fin de 1827, c'est en Auvergne que se rend la Bonne Sœur, avec le vieux domestique Forget qui raconte :

« Elle fit un voyage des plus pénibles. Elle espérait arriver à Clermont, quand elle fut surprise par la neige qui tombait en abondance. On fut obligé de s'arrêter dans une cabane où l'on ne trouva rien... On passa la nuit au coin de la cheminée, sans feu, car on n'avait pas de bois pour en faire. Le lendemain, après une nuit des plus froides, on trouve la porte de la cabane bouchée par la neige et la cabane elle-même presque ensevelie. Jamais la Bonne Sœur ne parut plus joyeuse et plus gaie. »

*

Derniers voyages...

Le Père Taury a du souci. Il écrit à la Congrégation tout entière, fin janvier 1838.

« La Bonne Sœur a soutenu, pendant l'automne, de longs et pénibles voyages sans se plaindre des fatigues qui y sont nécessairement attachées. A voir aujourd'hui son courage et ses activités, on croirait que ses forces n'ont subi aucune diminution, mais chaque saison, presque, lui laisse quelque nouvelle infirmité. »

En mars 1838, de La Rochelle où elle passe trois grandes semaines d'une fatigante tournée, elle écrit : *« j'ai visité 10 établissements... »*

Dans son dernier voyage en Vendée, elle entre dans la Communauté de Doix, toute transie de froid, épuisée par le jeûne et la marche dans des chemins défoncés par le dégel. Elle dit aux Sœurs en arrivant chez elles :

« J'ai désiré ardemment de vous revoir encore une fois et je suis venue vers vous... »

*

1838 est l'année de la mort de la Bonne Sœur. Jusqu'au bout, elle est en marche pour faire revivre l'Eglise, dans une tension dynamique d'amour de Dieu qui la faite Fondatrice d'une famille religieuse, d'amour de cette Congrégation et de ses Sœurs.

Rencontre de Saints.

« Dès qu'un Maître en sagesse paraît, il est sûr de trouver des disciples. »

Des quêteurs de lumière viennent à lui...

*

Elisabeth a laissé Dieu prendre la direction de sa vie, sans pour autant négliger les conseils humains.

Mais elle conseillait tout autant qu'elle était conseillée, car sa vie spirituelle avait une densité peu commune et ses qualités humaines d'équilibre, de profondeur, de justesse de jugement, frappaient ses interlocuteurs.

*

Des rencontres avec des personnes remarquables, hommes et femmes de Dieu, ont jalonné sa route.

On a dit que chaque temps avait les saints qu'il mérite.

Chaque temps n'a-t-il pas ses saints ?

Dieu est toujours à l'œuvre.

En tout temps Dieu suscite des Saints parce qu'Il aime le monde

*

Aux tous débuts de la Congrégation, à Molante, André-Hubert et Jeanne Elisabeth se demandent ce que Dieu veut de ce petit noyau de cinq jeunes filles, consacrant leur vie à Dieu et au service des pauvres. La graine plantée à Molante se multiplie rapidement.

Que faire ?

Fonder un Institut ?

S'associer à un autre ?

C'est pourquoi Sœur Elisabeth se rend à Saint Laurent sur Sèvres, chez les Sœurs de la Sagesse, consulter leur Supérieur, l'Abbé Duchesnes.

Homme éclairé par Dieu, il écoute Elisabeth avec estime et respect. Il insiste pour que la famille née à Molante soit maintenue « dans l'esprit du premier moment », et dans sa forme première. Il y voit une œuvre à part, voulue par Dieu, différente de la sienne fondée par Louis Marie Grignon de Montfort.

*

De Saint Laurent sur Sèvres, la Bonne Sœur se rend à Chavagnes exposer la situation au Père Baudoin, fondateur d'une famille religieuse pour l'instruction de la jeunesse. Comme le Père André, il a connu la persécution et l'exil pendant la Révolution. Il écoute longuement, avec bonté, respect, douceur.

Lui aussi dit fermement à la Bonne Sœur qu'elle est choisie par Dieu pour une autre œuvre que la sienne et que le Seigneur répandra sur elle et sur son œuvre d'abondantes bénédictions.

Sœur Madeleine raconte qu'après cette entrevue, la Bonne Sœur était transportée d'admiration.

« Vous me croirez si vous voulez, disait-elle en revenant de Chavagnes, j'étais en extase tout le long du chemin. Mon Dieu, je ne croyais pas qu'il y eût encore de pareils Saints sur la terre. Quelle douceur ! un vrai Saint François de Sales. »

*

Sur les routes de la Puye vers le Pays Basque et le Béarn, la Bonne Sœur passant par Bordeaux, ne manque pas de faire halte auprès de Mademoiselle de Lamourous, Fondatrice de la Maison de la Providence.

Halte bienfaisante.

Quand les Saints se rencontrent, ils se trouvent d'emblée à la même hauteur spirituelle et leurs échanges sont un bonheur réciproque, une lumière, une force pour continuer la route.

Sœur Elisabeth et Mademoiselle de Lamourous vivaient, l'une comme l'autre, la confiance en Dieu et l'abandon à sa Providence

*

A Anglet, près de Bayonne, le Père Cestac fonde une Congrégation religieuse, les Servantes de Marie et une œuvre pour les femmes repenties.

Il vient à Bayonne trouver Sœur Elisabeth quand elle y passe.

Il est bien embarrassé : doit-il enfermer les repenties ou les laisser libres ?

« J'ai toujours remarqué », lui dit Elisabeth avec un petit sourire, que lorsqu'on tient les chats enfermés cela les rend furieux. Ils cherchent de toutes manières, à s'échapper. Au contraire, lorsqu'on les laisse libres, portes et fenêtres ouvertes, ils demeurent calmes et s'endorment... »

« C'est à votre fondatrice, disait le père Cestac aux Sœurs, que ces jeunes filles doivent leur liberté. Combien je me félicite d'avoir suivi son avis ! »

Et il ajoutait :

« Votre Fondatrice est une grande Sainte. Elle m'a exhorté à suivre courageusement et sans crainte l'inspiration divine telle qu'elle m'a été donnée.

Ayez grande confiance en elle. »

*

Sur les chemins des Saints qui sont parfois des chemins de croix, Dieu donne des lumières qui révèlent l'immense beauté de la vie intérieure.

Bétharram...Beau rameau.

Sur la route Pau-Lourdes, arrêtons-nous au sanctuaire de Bétharram...

Dans un « fouillis de verdure », il est niché au pied des avant-monts des Pyrénées... le gave de Pau y « endort sa rumeur »... enjambé par le vieux pont de lierre pendant jusqu'aux eaux vertes...

Bétharram, vaste monastère, Maison-Mère des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus, fondée en 1835 par Saint Michel Garicoïts.

*

Qui dira la place de Saint Michel Garicoïts dans notre Congrégation ?

Qui dira la place de la Bonne Sœur dans la Congrégation des Pères de Bétharram ?

Leurs routes se sont croisées. Parce qu'ils se sont aidés, dans une estime et une confiance réciproques, ils ont pu faire œuvre merveilleuse. Ils ont beaucoup reçu l'un de l'autre.

*

Michel Garicoïts, petit pâtre d'Ibarre, rêvait, enfant, d'escalader sa montagne pyrénéenne pour atteindre le ciel.

Il est devenu le prêtre ardent, « athlète aux mains nues », le Fondateur de son Institut.

Il aime dire qu'il a été converti à la pauvreté par la grande dame devenue pauvre par choix et par amour, Elisabeth, rencontrée en 1828.

Il a escaladé une montagne plus difficile à gravir que la montagne d'Ibarre : celle de la sainteté, dans une docilité, une ouverture, une obéissance au bon vouloir de Dieu.

Il est le Saint du « *Me Voici !* ».

« Qu'étais-je, moi, avant de connaître la Bonne Sœur ?... »

« C'est à la Bonne Sœur que je dois ma conversion, je lui suis redevable de tout ce que j'ai fait de bien... »

« Lorsque j'étais jeune vicaire, je me croyais un petit personnage, moi qui avais gardé les troupeaux de ma mère... En voyant la sainteté de la Bonne Sœur, de cette âme d'élite... je compris que je faisais fausse route... »

En disant cela, le basque fougueux accentuait, de grands coups sur la chaire, l'énergie de son affirmation...

*

De son côté, la Bonne Sœur reconnaît en lui l'homme de Dieu, envoyé par Monseigneur d'Astros pour diriger les Sœurs à Igon.

« *Monsieur Garicoïts est un très saint prêtre et prudent...* » lui dit l'évêque.

Pendant plus de trente ans, Michel Garicoïts se dépense sans compter pour Igon. Homme de conseil, de discernement, d'incomparable dévouement pour les Sœurs et les Novices.

Tous les jours, il se rend à Igon pour l'Eucharistie, la formation des Sœurs, parcourant à pied, plus tard à cheval, les quatre kilomètres qui séparent Igon de Bétharram.

Dans leur pauvreté, les Sœurs n'ont aucun moyen de transport à lui offrir. Mais accepterait-il ? Il refuse toute rétribution pour son travail et ses services, et ne veut accepter que le menu habituel des Sœurs.

« *...La marmite, disait-il, je veux de votre marmite...* »

Ce qu'il ne refuse jamais, c'est le travail sous toutes ses formes.

« *Que dirai-je de la manière délicate dont il rendait service ?* » témoigne Sœur Marthe.

Ce qu'il demande fréquemment aux Sœurs, c'est leur prière, leurs conseils. Directeur spirituel d'un grand nombre de Sœurs, il est pour elles un Père. Aussi, la Bonne Sœur apprécie-t-elle à leur juste valeur les services de Michel Garicoïts et elle lui voue une confiance et une reconnaissance sans bornes.

« *Faites tout ce que vous pouvez pour Bétharram...*

Bétharram ! Que nous lui devons !... »

*

Benoît XV n'hésite pas à nommer les Pères de Bétharram et les Filles de la Croix « frères et sœurs ».

N'est-il pas juste alors, que le 6 juillet 1947, à Rome les deux fondateurs soient déclarés, ensemble, Saints de l'Eglise universelle ?...

Sainte Jeanne Elisabeth Bichier des Ages.

Saint Michel Garicoïts.

La légende raconte qu'une jeune fille tombée dans le gave et entraînée par les eaux, invoque Marie. Aussitôt une branche vient et l'aide à regagner la rive. En reconnaissance, la jeune fille offrit à la Vierge un rameau d'or, d'où le nom de « BET-ARRAM », qui signifie, en béarnais « Beau Rameau ».

A Bétharram, Marie est la Vierge du Beau rameau.

Au hasard des auberges.

Depuis 1820, à La Puye, le vieux monastère des Fontevristes, est devenu, après sa laborieuse acquisition par la Bonne Sœur, le centre, la Maison-Mère, le cœur de la Congrégation.

De ce centre, rayonnent, vers les fondations, les routes de la Bonne Sœur. A son époque, il y a bien peu de routes en France.

Celles qui existent sont bien mauvaises pour la pauvre carriole couverte d'une toile et traînée par un mauvais cheval.

Parfois la Bonne Sœur emprunte la diligence publique.

Plus tard, le plus souvent, c'est la voiture de la Communauté conduite par un fidèle domestique, Forget ou Sylvain.

Ainsi la Bonne Sœur peut s'arrêter pour l'Eucharistie quotidienne. Il faut faire halte aussi pour reposer les chevaux... et pour reposer les Sœurs

« *Il nous suffisait d'être avec la Bonne Sœur. Avec elle, nous ne trouvions pas le temps long.* »

Parfois, on s'arrête dans les Communautés, parfois dans les auberges. Auberges sans confort ni sécurité.

La Bonne Sœur n'a pas peur. Elle vit avec Dieu qui chemine avec elle.

*

Nous sommes aux premiers temps de la Congrégation.

Une Sœur raconte :

« Nous arrivâmes à Poitiers, dans une auberge. La Bonne Sœur nous fit faire de la soupe. Mais voilà qu'au moment de la manger, celle de nous qui l'apportait sur la table, heurte la soupière contre une enclume de maréchal et tout fut perdu, la soupière et la soupe. Nous fîmes notre repas avec du pain sec. Alors, grand éclat de rire de la Bonne Sœur ! » (S.562).

*

Temps troublés de 1830

Pour aller d'une ville à l'autre, il faut un passeport.

La voiture vient de quitter la Communauté d'Angoulême. Il est déjà tard. Il faut passer la nuit dans une auberge.

L'aubergiste informe la Bonne Sœur qu'il loge dans une écurie un étranger vieux et infirme. Aussitôt la Bonne Sœur va le voir, lave ses plaies et lui fait servir la soupe. Le vieillard doit se rendre à Bordeaux, à l'hôpital Saint André :

« Mais je ne viendrais peut-être jamais à bout de ce voyage... »

Le lendemain matin, la Bonne Sœur le prend dans sa carriole...

« Après trois ou quatre jours de voyage, le pauvre homme assis sur le devant de notre voiture, nous servit de passeport. L'homme de garde, entr'ouvrant le rideau qui nous défendait contre la pluie s'écria avec un rire moqueur : « Ah ! ce n'est rien ! » et nous livra passage. »

Une année avant, au cours du voyage qui ramenait la Bonne Sœur à Bayonne, puis à Igon, la Bonne Sœur fait halte à Puyoo.

Une auberge du Béarn... Des aubergistes accueillants pour les pauvres religieuses.

La fille des aubergistes, une adolescente, ne peut oublier l'arrivée des religieuses.

La Bonne Sœur, enfant, n'était-elle pas aussi fascinée par la visite des « amies de Dieu » au château des Ages ?

« Je vis pour la première fois la Bonne Sœur Elisabeth, pendant l'hiver, à la fin de 1829, dans la maison de mes parents. La Bonne Sœur, accompagnée de quatre autres Sœurs, allait de Bayonne à Pau, dans sa petite voiture, voyageant à petites journées. Le soir venu, la Bonne Sœur demande à loger chez nous. L'arrivée de ces religieuses dans la maison paternelle fut une grande joie pour moi qui désirais voir des religieuses depuis plusieurs années. Je les servis avec empressement et restais volontiers en leur compagnie... »

L'adolescente s'appelait Anne-Marie Laulhé.

*

Devenue Fille de la Croix, Marie-Anne sera en 1858, la troisième Supérieure Générale, après la douce Sœur Madeleine, l'une des cinq premières de Molante. Marie-Anne Laulhé prendra le nom de Sœur Saint Roger.

Femme intelligente, elle joignait à une grande bonté, fermeté et prudence. Elle mourut en 1879, regrettée de ses Sœurs et de tous ceux qui l'avaient connue.

C'est elle qui fit construire la chapelle de La Puye, sur l'emplacement de l'église fontevriste classée comme monument historique.

La construction était nécessaire, mais ce n'est pas sans regret qu'on voyait disparaître l'église des Fontevristes, témoin d'un autre âge, contemporain du Bienheureux Robert D'Arbrissel.

Sœur Marie Angélique écrit :

« Nous y avons trouvé 52 stalles qui nous servent encore et j'assure que la pensée que nous occupons dans cette église la place de tant de Saintes Religieuses... consacrées à

Dieu avec tant de ferveur pendant plus de six siècles, nous impressionne profondément. »

La chapelle actuelle, c'est notre chapelle de famille. Chaque Communauté, chaque Sœur même, d'une manière ou d'une autre a fourni sa pierre ou son grain de sable.

Et chaque Fille de la Croix aime venir y prier, adorer, s'ouvrir à la grâce bienfaisante de la source, dans ce lieu imprégné de huit siècles de présence religieuse.

La Communauté fontevriste a été fondée au XII^{ème} siècle par Robert d'Abrissel et Pétronille de Chemillé avec le concours de Saint Pierre II, évêque de Poitiers.

Une cousine très chère...

Marie Elisabeth-Perpétue Goudon de la Lande est la cousine de la Bonne Sœur. Les deux mères sont sœurs.

Bien que Marie-Perpétue ait sept ans de plus qu'Elisabeth, elles ont été ensemble pensionnaires chez les Hospitalières de Poitiers.

Bien différentes sont les deux cousines, ce qui ne les empêche pas de s'aimer comme deux sœurs.

Marie-Perpétue, c'est Mademoiselle de la Lande, héritière de tout un passé de noblesse et d'aristocratie. Fine, distinguée, élégante, aimable, elle est pleinement de son milieu. Elisabeth, est, elle, nous l'avons vu, d'une simplicité étonnante dans cette même société.

*

En 1818, nous les voyons toutes deux dans la charrette de la laitière allant d'Issy à Paris.

Elisabeth dans son costume austère de Fille de la Croix.

Marie-Perpétue, dans sa robe de soie et mante de moire. Marie-Perpétue ne veut pas entrer dans la capitale dans ce modeste équipage à la propreté plus que douteuse.

Arrivée à la barrière, Marie-Perpétue descend et veut faire descendre aussi sa cousine :

« Non pas, chère amie, je reste.

Mais vous, suivez la charrette de près. Vous ne connaissez pas Paris, moi, je ne le connais guère, ne vous éloignez pas de nous ! »

Chaque fois que la laitière s'arrête pour vendre son lait ou sa crème, la Bonne Sœur ne manque pas de s'adresser à haute voix à sa cousine, comme pour mieux attirer l'attention des passants :

« Ma cousine !... ma cousine ! »

*

Marie Perpétue fréquente la Congrégation.

Elle est reçue à la Maison-Mère.

Quand l'Abbé de Moussac, l'oncle des deux cousines, consent à se séparer de Marie-Perpétue, elle entre au Noviciat en 1826 et fait ses premiers vœux à 55 ans.

Pour toujours, elle a mis de côté ses riches toilettes et son respect humain. Elle a la confiance de la Bonne Sœur et de toutes les Sœurs.

Dans les situations difficiles, délicates, vers qui se tourne la Bonne Sœur ?

Vers Marie-Perpétue.

*

A Igon, il faut remplacer la Supérieure, Sœur Saint Basile qui, venant d'une autre Congrégation, laisse perdre l'esprit de la fondation.

Sœur Marie-Perpétue, par sa délicatesse, sa finesse, son jugement aussi sûr que celui de sa cousine, rétablit l'ordre, l'esprit et la paix.

*

Igon est près de Bétharram. Le Saint de Bétharram rencontre fréquemment Sœur Marie-Perpétue et, un jour, dans un parloir des Filles de la Croix, à Arudy, Michel Garicoïts et Sœur Marie-Perpétue se rencontrent.

Lui, exprime son regret qu'on n'ouvre pas la vie religieuse aux jeunes gens.

Elle écoute... puis avec un accent d'autorité :

- *Pour eux aussi il faut fonder...*

- *Oui, assurément, mais où ?..*

- *A Bétharram.*

- *Et quel sera le Fondateur ?*

- *Vous, Monsieur Garicoïts ! »*

*

En 1829, c'est la fondation d'Ustaritz par la Bonne Sœur.

Elle s'installe en plein pays basque.

« *On ne prêche qu'en basque, même dans notre chapelle écrit la Bonne Sœur. Hier, il y a eu un sermon. Tout le monde pleurait et moi je disais mon chapelet tout tranquillement... Le prêtre eut aussi de la peine à nous comprendre... »*

Puis la Bonne Sœur repart...

Marie-Perpétue reste...

La Bonne Sœur l'a nommée Supérieure à Ustaritz. Quel dépaysement !

C'est la pauvreté, c'est le froid, c'est le difficile aménagement de la maison.

Il y a des Novices à Ustaritz. Quel bonheur ! Mais toutes basques ! Comment communiquer ? Les deux jeunes de Cambo, Sœur Saint Ignace et Sœur Timothée envoyées à Ustaritz par Saint Michel Garicoïts, sont nommées respectivement première et deuxième maîtresses des Novices.

Hélas, toutes deux meurent à peu de temps d'intervalle.

Admirable Sœur Marie-Perpétue qui, loin de se laisser abattre, s'abandonne avec une confiance totale :

« *Le Bon Dieu veut faire son œuvre tout seul ! »*

Et elle désigne une Novice pour former ses compagnes.

*

1834... Année douloureuse pour la Bonne Sœur.

Le 13 mai, c'est la mort du Bon Père...

Et la maladie de Sœur Marie-Perpétue.

Le 4 décembre 1834, la Bonne Sœur écrit à Sœur Marthe :

« *Je vous écris dans la plus grande douleur. Je viens de recevoir une lettre d'Ustaritz... Le cas de notre chère et si vertueuse Marie-Perpétue est sans espoir... mon cœur est brisé... je ressens d'avance les angoisses d'une perte irréparable... »*

*

La Bonne Sœur arrive trop tard à Ustaritz.

De douleur, elle tombe malade :

« *Pensez à ce que j'ai éprouvé en entrant dans cette maison n'y trouvant pas celle que cherchais avec tant d'empressement...* » Le grain de blé venu du Poitou est tombé en terre basque. Il a été fécond plus que partout ailleurs.

*

Marie-Perpétue Goudon de la Lande, en religion Sœur Marie-Perpétue est pour nous

« la Sainte du Midi », la seconde « Bonne Sœur ».

Née à Montmorillon, le 15 août 1836.

15 août – 8 décembre, deux fêtes de Marie ;

Marie-Perpétue, une si belle figure !

Elisabeth...et son grand tablier

La beauté, la noblesse, la « hauteur de la vie » selon l'expression de Maurice Zundel, viennent de l'intérieur.

Elles ne sont pas un vêtement d'emprunt.

Dans son habit pauvre, avec son grand tablier de travail, Sœur Elisabeth reste une grande dame.

Elle a abandonné ce que peut aimer une femme élégante, une femme tout court : vêtements de soie, robes fleuries, parures, tenue d'amazone, tout un raffinement où, cependant, il n'y avait pas place pour la coquetterie.

Elle a dû être sensible au charme des réceptions, même s'il n'y avait rien de frivole en elle.

Réalisons-nous la radicalité du choix d'Elisabeth ?

Le Bon Père pouvait-il deviner ce qu'il demandait à une jeune femme habituée à un certain luxe en tous domaines ?

En revêtant l'habit des pauvres, Elisabeth a souffert de l'incompréhension de sa famille. Sa cousine, Marie-Perpétue Goudon de La Lande, écrit, indignée : « *Mademoiselle Bichier s'habille d'une façon abjecte.* »

*

Voilà Elisabeth, Fille de la Croix, Fondatrice, au service des pauvres.

Dans l'élan et la ferveur des commencements, à Molante :

« *Toujours la première à la besogne, elle était, devant nous, un modèle* » disent les Sœurs,

« *Nous n'avions qu'à la regarder pour savoir ce que nous avons à faire.* »

Maîtresse de maison accomplie, magnifiquement formée à l'école de sa mère, au château des Ages, « elle était bonne à tout. »

Obligée, dans sa vie, à faire face à tant de nécessités, mais aussi et surtout « organisatrice intelligente, pratique, avisée, » (S.446), elle avait, pour le travail, « un savoir-faire exceptionnel. » (S.277)

*

1819-1820. C'est le déménagement des Sœurs de Rochefort et l'aménagement du vieux Monastère des Fontevristes, à LA PUYE, notre Maison-Mère.

« *Nous sommes au feu de nos embarras de déménagement, écrit la Bonne Sœur. Nos lits sont à terre, tout à l'envers ou en route.* »

A La Puye, elle se met « à l'œuvre avec toute son intelligence, son savoir-faire, sa volonté. » L'installation y « fut une rude besogne qui reste l'œuvre personnelle d'Elisabeth. Œuvre gigantesque où il lui fallut déployer habileté, prudence, patience et douceur » (S.230 et ss)

« Elle présidait le travail, distribuait sa tâche à chacune, inspectant les ouvrages, donnant des conseils... »

Nous aimons la Maison-Mère. Elle est, pour nous, lieu de mémoire où s'enracinent notre amour de la Congrégation, notre amour de nos deux Fondateurs et notre identité.

La Maison-Mère nous parle.

Nous y prenons conscience de notre unité.

*

Au cours de ses voyages, à « l'étape », la Bonne Sœur est « tout de suite à l'œuvre pour arranger les lits, mettre la main à la poêle, préparer le repas... », « plutôt la servante de tout le monde que la supérieure » (S.330)

Les Sœurs viennent d'arriver à **Bagnères-de-Bigorre**, dans les Hautes-Pyrénées. La vieille maison qui leur est destinée est à nettoyer de fond en comble. Les Sœurs se mettent gaiement et courageusement à l'œuvre.

Et voilà que des prêtres viennent rendre visite à la Bonne Sœur. Ils la trouvent en plein remue-ménage, en grande tenue de travail. Elle s'excuse modestement, disant avec humour : « *Voyez, messieurs, nous faisons du désordre pour faire de l'ordre...* » (S.421)



A **Colomiers**, les classes commencent.

Suivant ses habitudes, la Bonne Sœur se met à servir les Sœurs, fait la cuisine et s'occupe des menus détails de ménage. (S.496)



Elle installe les Sœurs à **Ustaritz**.

Elle reste le temps nécessaire et ne part pas avant d'avoir, selon son habitude, réglé les principales affaires, consigné procès-verbal de l'arrivée, comptes, état du Noviciat...

Avec son esprit d'ordre et de précision, elle organise, elle prévoit, elle met en marche...

*

« Mains à la tâche et cœur en contemplation » nous disent ses biographes.

Elisabeth parle peu de sa vie spirituelle.

Mais on ne peut pas ne pas découvrir, dans son don d'elle-même et son comportement, qu'elle vit avec Dieu, qu'il y a, en elle, le poids et l'élan d'une présence, une source de vie, d'amour.

« *Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous* » nous révèle Jésus.

Par nos actes quotidiens, nous nous en approchons.

Et Dieu vient nous rejoindre là où nous sommes. Nulle part ailleurs. Il ne nous déloge pas de nos occupations, mais nous appelle à les vivre avec toujours plus de foi, d'amour et de liberté intérieure.

*

Elisabeth, retroussant ses manches, mettant son grand tablier, la première à l'ouvrage, veut aussi que ses filles soient :

« des femmes solides, viriles, obéissantes, et elle prêche d'exemple. »

Mettre son tablier de travail, c'est dire à ses Sœurs, dans une familiarité toute simple :

« *Je suis l'une de vous.*

je suis avec vous.

je suis, comme vous, servante »

*

Elisabeth, première Fille de la Croix, est, dans la famille des Filles de la Croix, l'une d'elles..., responsable et solidaire de la marche de toute la Congrégation, de sa sainteté, de sa mission, de sa vitalité, de sa réponse à Dieu et à l'Eglise.

« *Aucune distinction parmi les Sœurs...* »

« *Il n'y aura pas de Sœurs converses...* »

« *Les Sœurs n'auront jamais de servantes...* » (Premiers écrits)

« *Vous ne m'appellerez jamais que du nom de Sœur..* »

*

« EN VÉRITÉ, JE VOUS LE DÉCLARE, IL PRENDRA SA TENUE DE SERVICE, LES FERA METTRE À TABLE ET PASSERA POUR LES SERVIR »

On demande des ÉCOLES

Vers 1798, un document officiel sur l'Éducation Publique et les moyens de la réformer montre l'état lamentable de la jeunesse de France au sortir de la Révolution :

« ... ci-devant, il y avait des écoles de tout genre, parfaitement gratuites pour les pauvres, les ouvriers et tous les jeunes qui ne pouvaient faire les frais de leur éducation. Les professeurs des Collèges, les GRANDS CHAPEAUX, (on appelait ainsi les FRERES DES ECOLES CHRETIENNES), et les Religieuses, les Prêtres et les Sœurs de Charité – au fanatisme près – se dévouaient généreusement à l'éducation de la jeunesse de tout sexe et de tous états. Ces hommes précieux établissaient partout, à leur dépens, des écoles de sciences et d'art. Tout cela n'existe plus... »¹ S.131 à 134

*

La situation ainsi décrite explique et justifie l'appel impératif adressé par le père André à Elisabeth partie à Poitiers pour « apprendre les principes de la vie religieuse ».

« *A quoi pensez-vous, ma fille, de prolonger votre séjour dans une maison de repos, tandis que Dieu vous appelle au combat ? Hâtez-vous de venir ici. Il y a des enfants qui ne connaissent pas les premiers principes de la religion et qui n'ont personne pour les instruire...* » S.139

Le père André a vu Elisabeth à l'œuvre à Béthines.

Avec Madeleine Moreau et Véronique Lavergne, elle réunissait petites filles et garçons pour leur apprendre à lire, à écrire, à prier...

Sœur Marie Appoline témoigne :

« *Elle (Elisabeth) les faisait prier lentement, posément, les faisait lire, apprendre le catéchisme et les petits travaux d'aiguille ...* » S.126

*

Dès 1806, les portes du vieux château de **Molante** s'ouvraient pour accueillir le flot joyeux des enfants de Maillé et des environs.

Les Sœurs de la première Communauté deviennent maîtresses d'école.

Un jour, le Père André arrive à Molante avec son petit serviteur de Messe, Louis Forget. Le père de l'enfant avait, bien souvent, au risque de sa vie, donné l'hospitalité au Bon Père avant la Révolution.

« *Voici un petit écolier que je vous amène. Je veux que, dans six mois, il sache lire et écrire. Alors, je m'en chargerai...* »

Louis Forget deviendra prêtre et remplacera le Bon père à la cure de Maillé, en 1820.

*

Pour la Bonne Sœur, si attentive à la personne, l'école est une priorité et une urgence. L'enfant est l'adulte de demain. Il est, à l'adulte, ce que la fleur est au fruit. Alors, « *instruire les enfants et, surtout, leur enseigner le catéchisme...* »

A **Rochefort**, bien vite après l'installation de la Communauté, la Bonne Sœur, avec les moyens du bord, ouvre une école.

¹ Citoyen Jacques Sellier, membre de la municipalité d'AMIENS

A **La Puye**, la première activité des Sœurs est aussi l'école, dans la maison même de Marie PICHOT¹, jusqu'au moment où on peut l'installer à la Maison-Mère, entre l'église et l'ancien réfectoire des Dames Fontevristes.

*

Durant l'été 1817, une expédition !

Sœur Elisabeth est accompagnée de Sœur Madeleine, Sœur Suzanne, Sœur Claire et Sœur Radegonde.

« La voiture de la Communauté, conduite par Forget, prend la route de Paris.

On s'arrête d'abord à Thénezay (Deux-Sèvres) où les Frères des Ecoles Chrétiennes ont un établissement que connaît le Bon Père.

La Sœur Elisabeth et ses compagnes deviennent élèves. Conscientes de leur très modeste formation pédagogique, elles sont venues s'instruire et se documenter sur les méthodes d'enseignement primaire. Cette première prise de contact sera suivie de bien d'autres.

Les Frères seront la référence de Sœur Elisabeth dans le domaine de l'enseignement, tant sur le plan des démarches administratives que sur celui du contenu de l'enseignement. » M.G 78

*

Comment citer toutes les fondations de Communautés et d'écoles ?

Souvent, pauvres fondations et pauvres écoles...

A **Igon**, en 1825, les classes commencent dans des conditions bien difficiles et plutôt pittoresques.

Ni bancs, ni chaises...

Tout proche, le Gave de Pau, rapide et fougueux, roule et polit les pierres de la montagne.

Sœurs et enfants transportent les gros cailloux à bout de bras.

Sur le sol de terre nue, on place les galets.

Les classes peuvent commencer, les petits écoliers assis... sur les cailloux du Gave.

*

En 1818, à **Bayonne**, au « Grand Paradis », la Bonne Sœur ouvre, en plus des classes, un « ouvroir » pour les jeunes filles et les mères de famille de la classe ouvrière. S.417 De même, à Tarbes où la population est très dense en raison des nombreuses usines du voisinage, Sœur Elisabeth installe, en 1836, une classe pour les enfants et un ouvroir pour les jeunes filles.

« L'établissement de Tarbes va bien, écrit-elle. Il y a un grand nombre d'enfants, peut-être autant qu'à Bayonne »²

1 Marie PICHOT est l'une des dernières Novices du Monastère des Fontevristes à La Puye.

Expulsée par la Révolution, elle garde au cœur le regret et le désir de la vie religieuse.

Elle entre au Noviciat de la Maison-Mère et devient Fille de la Croix.

Ainsi, par Marie Pichot, les Fontevristes et les Filles de la Croix se donnent la main, par-delà la Révolution, et la vie religieuse continue à La Puye, dans le vieux Monastère

2 dans la sacristie de la cathédrale de Tarbes, un grand tryptique en bois, sur le mur.

On y rappelle les événements marquants.

Sur le panneau du milieu, on peut lire : « ...*le 24 décembre 1836, la Bienheureuse Elisabeth Bichier des Ages, fondatrice de la Maison du Pradeau, pria dans la cathédrale...* »

*

« La grande pensée » de la Bonne Sœur est de former les « enfants du peuple », les pauvres, les humbles. Malgré les instances de l'Abbé BERTHON, Oblat de St Hilaire, curé de La Puye, c'est bien difficilement qu'elle consent à ouvrir un pensionnat à **La Puye**.

Même réticence pour **Colomiers**.

Partout, les Sœurs enseignent gratuitement dans les villages ou les quartiers délaissés des villes.

Former les enfants, « *les aidant à grandir comme êtres humains et comme fils de Dieu* »(Jean Paul II), c'est préparer la solidité et la santé du tissu familial et social en rendant les jeunes capables de gagner leur vie et de remplir leurs obligations familiales. Il faut reconstruire la France

*

Tout cela explique qu'arrivent à la Bonne Sœur de nombreuses demandes d'écoles.

En 1819, une circulaire du Ministre de l'Intérieur s'adresse aux Préfets pour les engager à « *former des établissements des Filles de la Croix* ».

En 1821, c'est à la Supérieure Générale que le Ministre de l'Intérieur lui-même écrit directement pour demander la fondation de 10 établissements.

*

« Je crois bien qu'on doit embrasser toutes sortes de bonnes œuvres » écrit la Bonne Sœur dans les premières Constitutions. « *...l'instruction des filles et des petits garçons pauvres, à la maison et partout où l'on pourra leur porter l'instruction...* »

« *Pour l'instruction, n'enseigner que la religion, à lire, écrire et compter et que les ouvrages qui conviennent à leur état...* »

Sœur Elisabeth sait que la personne n'atteint pas sa grandeur sans Dieu.

*

Sa préférence pour les pauvres rappelle celle de Jésus et, aussi, celle de St Jean-Baptiste de la Salle, fondateur des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Ce patron des éducateurs chrétiens a ouvert tant d'écoles et, en particulier, à Paris, la première de leur Ordre.

Il dit à ses religieux :

« *Vous êtes dans l'obligation d'instruire les enfants des pauvres. Vous devez, par conséquent, avoir une TENDRESSE toute particulière pour eux...* »

Les saints se ressemblent bien souvent.

Parce qu'ils ressemblent à Dieu.

Jean Baptiste de la Salle demande qu'on approche des pauvres avec tendresse.

Et la Bonne Sœur a un geste de délicate tendresse, relevé par une Sœur :

« *...je l'ai vue, avec sa grande taille et malgré ses infirmités, se baisser jusqu'aux pieds de ses orphelines pour agraffer leurs souliers...* » (S.345)

EVANGÉLISER... en apaisant les corps...

1805. Date de l'appel du Père André à Elisabeth :

« *... Il y a de pauvres malades couchés dans leur lit, sans secours, sans consolation... Venez les soigner... venez les préparer à la mort...* »

Elisabeth répond à cet appel.

Elle prend au sérieux l'engagement de son Baptême.

*

On ne connaît pas son nom. Pas même son prénom.

Ni son âge, ni son origine.

C'est la première malade de la première communauté.

Nous l'appelons « la cancéreuse ». C'est son nom.

Pour nous, elle est devenue un symbole

Sœur Elisabeth l'arrache à la grotte où elle s'était terrée... près du sentier de Molante.

Et la grotte a, désormais, un nom : c'est « la grotte de la cancéreuse ».

Pour nous, lieu de pèlerinage.

Les sœurs –soignantes ou non – viennent y prier...

Silencieusement. Demandant à la Bonne Sœur l'amour, le don, le courage, l'humilité.

Au pied du chêne qui n'a de racines que sur la roche, devant le trou noir,

Vie et mort, mort et résurrection.

L'amour fait des miracles.

La cancéreuse est morte à Molante, soignée jusqu'au bout par Sœur Elisabeth.

Les premières sœurs ont eu, à Molante, la révélation de la puissance de l'amour.

Un amour totalement gratuit – un amour repoussé – un amour méconnu – mais un amour qui a été jusqu'au bout.

A travers le corps décharné et douloureux, la Bonne Sœur allait jusqu'au cœur de l'être de la cancéreuse, cœur mystérieusement caché dans son être défiguré, mais où Dieu voyait son empreinte et reconnaissait son image.

*

« *Je crois qu'on doit embrasser toutes sortes de bonnes œuvres : le soulagement des malades, dans leur maison et dans la nôtre* » écrit Sœur Elisabeth dans les premières Constitutions.

Le soulagement des malades dans leur maison et dans la nôtre.

« *Dans leur maison...* », c'est pourquoi Elisabeth envoie les Sœurs visiter et soigner les malades chez eux, à **La Puye**, à **Maillé**, à **la Bussière**...

« *Dans la nôtre...* ». Courageusement, la Bonne Sœur achète, à **La Puye**, la maison qui va servir « d'hôpital ». Une moitié d'abord. Puis les trois quarts de l'autre moitié.

(S.302)

« *Dieu seul sait les sacrifices qu'elle s'est imposés* » dit Sœur Marie Thérèse, première directrice de ce « petit hôpital », situé face à la cour Marotte.

La Bonne Sœur a réalisé ainsi un de ses désirs les plus chers.

Avec quelles ressources ?

Par quels moyens ?

Le miracle se fit toujours pour « *l'hôpital, comme pour le couvent, comme pour l'orphelinat* ».

Le 20 décembre 1824, la Bonne Sœur écrit à Sœur Madeleine :

« *Vous savez combien nous avons pris de pauvres et toujours gratis, quoique nous fusions pauvres nous-mêmes.* »

*

« *J'ai vu bien souvent la Bonne Sœur soigner de ses mains les malades* » dit Sœur Marie Apolline.

Où a-t-elle appris ? Qui lui a appris ?

A dix-huit ans, c'est elle qui, aux Âges, soigne et entoure son père.

En 1815, c'est elle qui, à la Guimetière, soigne et entoure sa mère.

Avec quel amour filial, fait de respect, de bonté, de tendresse, mais aussi de savoir-faire courageux et intelligent.

Même jeune, Elisabeth sait faire face.

*

Une cérémonie se prépare à la Maison-Mère.

L'Évêque de Poitiers y sera présent.

Une demi-heure avant la fête, on vient chercher la Sœur Saint Paul pour aller voir un malade assez loin, du côté de la Grande Ligne (la ligne acadienne).

Sœur Saint Paul aimerait bien, d'abord, assister à la cérémonie, mais...

« *Nos vraies fêtes à nous, lui dit la Bonne Sœur, sont d'aller le plus vite possible au secours des pauvres et des malades...* »

« *Elle aime son prochain, témoigne Sœur St Jérôme, non seulement comme elle-même, mais, puis-je dire, plus qu'elle-même.* »

*

Les événements politiques de 1830 préoccupent le Bon Père et la Bonne Sœur, non pour eux-mêmes : ils ont vu bien pire pendant la Révolution de 1789.

Malgré les troubles, la Bonne Sœur part pour Paris. Dans sa correspondance, elle parle longuement de la cérémonie de la translation des reliques de St Vincent de Paul ⁽¹⁾, rue de Sèvres.

« *On n'avait jamais vu une si belle cérémonie à Paris. Il y avait, peut-être, plus de trois ou quatre ou cinq mille personnes à la procession. On dit que tout Paris y était, il y avait beaucoup d'ordre et de piété.* » (S.434)

Comment la Bonne Sœur ne se serait-elle pas sentie en communion avec ce Saint que le pape Léon XIII, en 1885, déclare « patron de toutes les œuvres charitables » ?
 Ces phrases de St Vincent de Paul ne pourraient-elles pas être d'Elisabeth ?
« Préférer le service des pauvres malades à tous exercices, soit spirituels, soit corporels, et ne point faire de scrupule de quitter tout pour cela. »
« Il faut courir aux besoins spirituels et matériels du prochain comme au feu ».
 Mystérieuse communion entre les saints.

(¹)Saint Vincent de Paul 1581-1660

Lors de ses voyages, la Bonne Sœur s'arrête chez les Filles de St Vincent de Paul, les Filles de la Charité, à Toulouse, à Castelnaudary, à Bordeaux... (S. 399 ; 441).
 Les Filles de la Croix ressemblent bien un peu aux Filles de la Charité, par l'amour et le dévouement pour les plus pauvres.
 Leurs Fondateurs se « *sont offerts eux-mêmes en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu...* » Rm 12,1

*

A la mort de la Bonne Sœur, en 1838, il y a, dispersées en terre de France, cent dix-sept communautés, petites communautés pour « *soigner... enseigner... glorifier Dieu et le faire glorifier par les petits et les pauvres..* »
 Petits foyers... semences de vie donnée...
 Elisabeth a semé, femme d'un seul amour :
« Dieu et les autres », c'est tout un.
 L'Évangile nous le dit.

Une poussière si humble...

« L'humilité est l'expression de la plus haute valeur » écrit le Père Varillon dans son livre « L'humilité de Dieu ».
 Et il cite Fénelon : *« L'homme sainement éduqué est du même goût que Dieu ».*
 Elisabeth est du même goût que Dieu.
 Dans le « Mercure Royal » de septembre 1820, un article relevait, chez Elisabeth, *« une merveilleuse simplicité dans ses goûts et ses manières, jointe à un ton habituel de grandeur... »* (S.256)
 La grande dame qu'est Elisabeth, apparentée à la plus haute noblesse du Poitou, est devenue la Sœur Elisabeth et, pour nous, la Bonne Sœur. (S.536)
 Monseigneur de Beauregard, qui la connaissait bien, disait aux Filles de la Croix :
« Votre Supérieure se regarde comme une poussière, mais c'est une poussière si humble que le vent de l'orgueil n'a jamais pu soulever. »(S.544)

*

La Bonne Sœur s'effaçait toujours pour laisser au Père André seul, le mérite de la fondation de la Congrégation, bien que, sans elle, il n'eût jamais pu ni la commencer, ni la diriger, encore moins la développer. (S.539)
« Vous m'appellerez non Mère, mais Sœur ». (S.536)
 A l'époque, ce n'était sûrement ni facile, ni spontané, et surtout pas pour sa femme de chambre devenue Sœur Marianne, l'une des cinq premières Filles de la Croix.
« Aucune distinction parmi les Sœurs, à toutes le titre de Sœurs, et c'est le seul qu'on donnera à celle qui préside. » (S.289-290)
 Qui pourrait dire mieux que la Bonne Sœur : *« Oh ! qu'une Fille de la croix soit humble, à proportion qu'elle a été plus élevée ; qu'elle rapporte tous ses dons à la*

grâce et non à ses propres forces. Qu'elle ne se compare, ni moins encore, qu'elle ne se préfère à personne. » (S.291)

*

Humilité de la Bonne Sœur !

Que de traits ne pourrait-on citer !

Nous sommes en 1818. La Bonne Sœur est à Paris.

En son absence, le Bon Père est ébloui par la générosité et l'austérité de celle qu'on a surnommée « l'intrigante », cette Sœur Anne – non Sœur Anne, l'une des cinq premières Filles de la Croix – qui se pose en réformatrice.

Quand la Bonne Sœur revient de la capitale, le Bon Père lui ordonne, « assez sèchement », d'obéir à la nouvelle supérieure.

Malgré sa surprise, la Bonne Sœur se soumet à l'instant, sans murmures ni réclamations, et se confond parmi les Sœurs, « *se faisant la plus petite et la plus humble de toutes* »...

Et quand les yeux du Bon Père s'ouvrent enfin, il faut beaucoup encourager la Bonne Sœur pour qu'elle reprenne le fardeau... « *parce que c'est la volonté de Dieu* » (S.211).

*

Un jour, raconte une Sœur, je l'ai vue pleurer en apprenant qu'à Tarbes, une femme de chambre avait empoisonné sa maîtresse.

« *Quand je pense, s'écria-t-elle, que si la grâce ne me soutenait pas, je pourrais faire pire encore !...* » (S.540)

*

Le Bon Père est inquiet des événements troublés de 1830. Moins émue, la Bonne Sœur se met en route. Elle s'arrête à Angoulême où elle demande son passeport.

Le Maire l'injurie grossièrement, lui reprochant l'inutilité de notre Congrégation comparée à celle des Sœurs de Charité et de la Sagesse.

« *Monsieur, répond simplement la Bonne Sœur, nous allons aussi visiter et soigner les malades là où nous sommes appelées et où il n'y a pas de Filles de la Sagesse.*

J'avoue que nous ne faisons pas autant de bien qu'elles, mais nous en avons le plus grand désir. »

Le Maire répond par un gros rire en lui délivrant le passeport.

C'était l'essentiel.

Rentrée à la maison, la Bonne Sœur dit en souriant : « *Nous ne sommes bonnes à rien. Offrons cela à Dieu ! Avec ce passeport, je peux aller voir nos Sœurs des Pyrénées...* » (S.439)

*

La Bonne Sœur nous raconte elle-même cette histoire :

Accompagnée du fidèle serviteur Forget, elle va sonner, vers 9H du soir, chez Monseigneur de Beauregard.

« *Qui est là ?* demande le concierge en entrebâillant la porte. »

« *C'est une pauvre fille de la campagne qui voudrait parler à Monseigneur* ».

Et la Bonne Sœur essaie d'entrer, repoussée brusquement par le concierge.

Mais elle ne se tient pas pour battue et recommence à sonner.

Alors, le concierge appelle au secours une patrouille qui passe.

Sans façons, la Bonne Sœur et le domestique sont dirigés vers la prison.

Silencieuse, la Bonne Sœur est enchantée de cette humiliation.

Le domestique l'est bien moins. Il explique si fort et si bien que les voilà libérés.

La Bonne Sœur disait gaiement : « *Si l'on m'eût conduite en prison, je n'y aurais pas été trop mal...* » (S.260)

Elle se souvenait : « *Quand j'étais en prison, du temps de Robespierre...* »

L'humilité n'enlève pas l'humour à la Bonne Sœur.

Avec une indulgence amusée, elle redonne place à Marie-Perpétue (1) dans la voiture de la laitière qui va d'Issy à Paris.

Ainsi entrent, dans la capitale, la Bonne Sœur, bien à son aise, et sa cousine, un peu moins...

*

A l'hôpital de Toulouse, la Bonne Sœur demande l'hospitalité.

Elle met bien en avant la jeune Sœur qui l'accompagne.

Celle-ci, improvisée Supérieure, prend son rôle au sérieux et reçoit, de bon cœur, prévenances et marques de respect. (S.539)

Nous imaginons sans peine la Bonne Sœur, bien tranquille, dans son effacement.

*

(1) Déjà cité page 23

Aux Tuileries, dans l'antichambre du roi Louis XVIII, les courtisans se moquent de cette humble femme vêtue de noir. Mais, quand ils voient le roi la recevoir avec une estime particulière et, ensuite, la reconduire avec les mêmes marques de respect, stupéfaits et, sans doute, confus, ils lui manifestent plus d'égards. (S.541)

Quant à la Bonne Sœur, même douceur, même gaieté, en même temps que même distinction et même modestie.

Dans une autre circonstance, la Bonne Sœur se rend dans un Hôtel du Faubourg Saint Germain pour une réunion de dames patronnesses. En la voyant dans son pauvre costume, les laquais éclatent de rire. L'un d'eux, ayant l'insolence de cracher sur elle, est stupidement imité par les autres.

La Bonne Sœur entre, la cape couverte de crachats.

En l'essuyant de leurs mouchoirs, les dames lui font mille excuses.

Mais c'est la Bonne Sœur qui, avec sa bonne grâce et son bon sourire, s'excuse de cette mésaventure qui ne l'empêche pas d'exposer avec netteté ses projets de mission à Paris. (S. 204-205)

*

L'humilité de la Bonne Sœur n'est pas capitulation devant influences et pressions qui pourraient l'entraîner à des concessions périlleuses pour la Congrégation, comme lors de l'affaire d'Issy.

Alors que « *Monsieur le Curé de Maillé qui est l'humilité même* » au dire de Monseigneur de Beauregard, mais à qui « *l'humilité joue des tours* », se laisse influencer, la Bonne Sœur reste ferme :

« *Je ne changerai que pour un plus grand bien* »

« *Je ne peux rien changer aux Constitutions des Filles de la Croix...* » (1)

*

Le Père Fernessole, S.J. (2) admire l'humble sérénité de la Bonne Sœur.

« *L'âme d'Elisabeth ressemble à ces grands lacs des sommets dont le cristal reflète l'azur et les étoiles et dont aucun souffle hostile ne vient remuer les profondeurs...* »

*

« *Je me souviens qu'après la mort du Père André, la Bonne Sœur se plaisait à nous conduire auprès de son tombeau qu'elle avait fait construire, et à nous faire l'éloge de ses vertus.*

- *Mais, lui disions-nous, est-ce que vous ne ferez pas préparer à vous aussi un tombeau ?*

- *Oh ! non, disait-elle vivement. Ce qu'il me faut, à moi, c'est une petite place au milieu de mes Sœurs. »*

(Témoignage de Sœur Marie-Euphrasie, S.671)

*

La Bonne Sœur nous redit :

« *La virginité ne serait rien devant Dieu sans l'humilité de l'esprit qui est la virginité intérieure de la virginité même. »* (S.291)

(1) Lettre au Cardinal Archevêque de Paris. Voir page 4

(2) Père Fernessole. Esquisse Spirituelle

Elisabeth...Formatrice...

« *Elisabeth, magnifique formatrice* », disent ses biographes.

Comment ne l'aurait-elle pas été, celle que Pie XI qualifie de « prodige de la nature et de la grâce » ?

Peut-il y avoir plus bel éloge ?

Dans le discours de béatification d'Elisabeth, discours que le journal « La Croix » de l'époque appelle « *un des plus beaux discours du Pape* », Pie XI commente : « *... force et vigueur d'esprit peu ordinaires, ...plus forte vigueur de volonté, ...talent d'organisatrice, ...femme de gouvernement...* » (S.778 et ss)

*

Elisabeth est formatrice, avant tout et par dessus tout, par ce qu'elle est.

Elle inspire confiance.

De toute sa personne se dégage une impression de sécurité, de grandeur, de solidité.

« *Je ne l'ai jamais vue ni inquiète, ni ennuyée...* » (S.246)

Au château des Ages, elle a reçu abondamment.

« *Sa famille a été un lieu de formation de sa personnalité humaine et spirituelle et une « petite église » selon l'expression de St Jean Chrysostome* » ⁽¹⁾

Avec le Bon Père, elle a été la formatrice des premières Filles de la Croix.

Imprégnés tous deux de la spiritualité de l'Ecole Française ⁽²⁾, ils ont voulu « *former Jésus Christ dans les cœurs.* » (formule fréquente dans les Lettres du Bon Père)

Habitée par Dieu, Elisabeth veut conduire à Dieu.

« *Avec quelle foi, elle nous apprenait à adorer la Très Sainte Trinité...* »

« *Avec quelle foi, nous la voyions témoigner de sa dévotion particulière au Verbe incarné...* » (S.287)

Elle veut faire connaître un Dieu qui aime.

« *Elle était pour l'amour, la confiance, la sainte joie au service de Dieu* » (S.323)

Elisabeth désire pour ses filles, ce bien qui, selon St Paul, dépasse tout : « *la connaissance de Notre Seigneur Jésus Christ* » (Ph.3,8)

« *Comment voulez-vous aimer Dieu si vous ne le connaissez pas ?...* »

« *Plus on apprend à le connaître, plus on l'aime...* »(S.280)

C'est pourquoi elle n'hésite pas à recourir aux Exercices de Saint Ignace pour aider les Sœurs à faire l'expérience de Dieu et à Le trouver en toutes choses. (S.286 ;307) ⁽³⁾

Les Exercices de Saint Ignace, stimulant de l'intérieur, exigence, non contrainte, car la

¹ Phrase du discours de Jean-Paul II au Père F. REDAELLI le 05/07/97, à l'occasion du bi-centenaire de la Congrégation de Bétharram, et qu'on peut aussi attribuer à Elisabeth

² Déjà citée page 10, l'Ecole Française de Spiritualité, puissant courant christologique avec ses Maîtres : Bérulle, Condren, Olier, St Jean Eudes...et bien d'autres : Jean Baptiste de la Salle, Grignon de Montfort,

Vincent de Paul, Bossuet...
Ecole française de Spiritualité par Raymond Deville (Desclée)

³ Dans la « Vie du Bon Père par Rigaud », le Père GRUFFAT, jésuite au petit Séminaire de Montmorillon, très ami du Bon Père, passait quelques jours, tous les mois, à La Puye, pour la formation des Sœurs.

Bonne Sœur voulait « *une âme libre* » (S.276,277)
« *Elle faisait tout pour mettre les âmes à l'aise* » (S.278)

*

Elisabeth connaît ses filles.

Elle sait ce qu'elle peut leur demander et elle demande car, elle qui n'a pas enfoui ses talents, veut que les Sœurs donnent leur vraie mesure.

« *Sa manière de nous reprendre procédait purement du désir qu'elle avait de nous rendre telles que nous devons être.* » Sœur St Hilaire (S.313)

...avec une grande bonté, une grande douceur... en même temps qu'une grande fermeté... (S.296)

Compréhensive, patiente.

« *Quand nous faisons quelque gaucherie, elle souriait un peu, mais elle nous supportait avec une bonté inaltérable* » (S.297)

Elle sait que les « *Sœurs ne se forment qu'avec le temps* » (S.267)

« *Laissons faire, disait-elle. Avec le temps, elle deviendra meilleure.* » (S.300)

« Ce qu'elle nous disait nous pénétrait profondément, tant nous sentions en elle l'Esprit de Dieu » (S.296)

Elisabeth, femme solide et complète, veut, pour les Filles de la Croix, une formation solide et complète, formation à la simplicité d'une vie de travail, au don d'elles-mêmes auprès des petits et des pauvres,

« *toutes et chacune devant être prêtes à toute espèce d'emplois, même les moins relevés.* » (S.537)

Et elle donnait l'exemple.

*

Il a fallu à la Bonne Sœur le courage du présent et le courage du futur.

Elle a voulu bâtir sur le roc.

Elle sait, dans son humilité, que l'Esprit Saint est le Maître intérieur.

Elle sait que le formateur est, avant tout, non un maître, mais un serviteur.

« *Vous n'avez qu'un seul Maître...* » (Mt 23,8)

« *Vous n'avez qu'un seul enseignant* » (Mt 23,10)

Le formateur est un disciple.

Le disciple écoute.

La première place est au Maître.

Fille de la Croix

Elisabeth a écrit :

« *Le centre, le modèle, le tout des Filles de la Croix, c'est le Divin Cœur de Jésus crucifié.* »

Un amour merveilleux lui a été révélé. Elle est saisie par cet immense amour d'un Dieu qui nous a tout donné en nous donnant son Fils.

Alors, elle ne peut marchander.

Elle aussi, elle donne tout.

*

Fille de la Croix...

Comme Saint Paul, elle peut dire : « *j'ai tout perdu...* »

Le château des Ages est quitté pour toujours.

Pour toujours aussi la Guimetière.

Les cinq premières s'installent à Molante, mais cette première Maison-Mère est vite trop petite.

Alors, on déménage à Rochefort, toujours à Maillé. La Maison de Rochefort se révèle très vite, elle aussi, bien insuffisante.

Le 25 mai 1820, dans l'inconfort et la pauvreté, c'est l'installation à La Puye, Maison-Mère définitive.

« *Nous sommes au feu de nos embarras de déménagement* » écrit la Bonne Sœur.

*

Fille de la Croix...

En 1815, à Paris, à l'Abbaye-au-Bois, la Bonne Sœur subit une douloureuse opération « *Donnez-moi seulement mon crucifix... Il me suffira...* »

Le chirurgien, la famille royale, la cour, les dames de la haute société, tout le monde autour d'Elisabeth est dans l'admiration de l'héroïsme de celle qu'on appelle « la Sainte Malade ».

Souffrance féconde.

L'extension imprévisible de l'Institut naît de la plaie de la Bonne Sœur, pour ne citer que Monseigneur d'Astros qui demande des Sœurs à Bayonne, puis à Toulouse, et Monsieur Martel, médecin, qui les appelle à Bédarieux.

Toute sa vie, jusqu'à sa terrible agonie, Elisabeth gardera sa blessure à la poitrine.

*

Fille de la Croix...

Fondatrice... Femme exceptionnelle, aux vues larges, courageuse mais non téméraire, forte de la force de Dieu, elle organise les nouvelles communautés.

A quel prix !

Temps héroïques des difficiles fondations. Les Sœurs sont appelées... Elles ne sont pas souvent attendues.

Ainsi à Igon.

« Arrivées à Igon... On ne semblait pas les attendre, et rien n'était prêt pour les recevoir... D'où réception froide et embarrassée... Les Sœurs paraissent gênantes plus que désirées... »

« *Je ne doute nullement que cet établissement ne prospère* »

dit la Bonne Sœur, vaillante comme à l'ordinaire devant l'épreuve, et ne paraissant nullement émue de ce contretemps.

Elisabeth, fondatrice ! A sa mort, l'institut compte 117 communautés, 633 sœurs en 23 diocèses de France.

*

Fille de la Croix...

C'est la mère qui souffre de la maladie et de la mort de ses filles.

Dans l'élan et la ferveur du printemps de la Congrégation, à Molante déjà ! meurt Soeur Anne, l'une des cinq premières.

Malgré son jeune âge, c'était elle la maîtresse des Novices. Sœur Elisabeth l'aimait particulièrement, aussi sa mort l'affecta-t-elle vivement.

Et dès ce moment, elle ressent un changement dans sa santé pourtant robuste, une diminution de ses forces.

*

La Bonne Sœur vit douloureusement la maladie de ses Sœurs. Elle prie et fait prier.

En 1820, c'est la maladie de la petite postulante, Céleste, atteinte d'une grave « fluxion de poitrine ».

« *Mon Dieu, dit-elle simplement après la communion, la Bonne Sœur m'a demandé de vous demander ma guérison.* »

« *Je ne fis pas une longue prière, mais le jour même, je fus guérie.* »

En 1831, Sœur Eugénie est reprise par une maladie grave.

La Bonne Sœur envoie Sœur Madeleine à Poitiers supplier Ste Radegonde pour sa guérison. Et Sœur Eugénie est ramenée à la vie.

Sœur St Charles pleure, à la porte du cimetière de La Puye, la mort d'une jeune Sœur
« *Ah ! Vous n'avez que celle-là à pleurer ! Moi, je les pleure toutes !* » lui dit la Bonne Sœur.

Monseigneur de Beauregard pourra lui écrire :

« *Je vous vénère comme une crucifiée...* »

*

Fille de la Croix...

Les souffrances viennent à Elisabeth de celui de qui elle était le plus en droit d'attendre compréhension et réconfort : le Bon Père.

Elisabeth écrit à la Supérieure de Chavagnes aux premiers moments de Molante « *Nous sommes sous la direction d'un Saint Prêtre, un saint de la primitive Eglise, qui a fait de sa paroisse, unique dans ce diocèse, un vaste monastère...* »

Il est, depuis la nuit des Marsyllis, le conseiller spirituel, le guide d'Elisabeth. Et il le restera.

Pourtant Elisabeth a souffert de ses duretés, de ce qu'on a appelé « ses saintes sévérités », de ses incompréhensions.

Moins perspicace que la Bonne Sœur, il se laisse influencer par les autorités ecclésiastiques, les bienfaiteurs dans l'affaire d'Issy ; par celle qu'on appelle unanimement « l'intrigante », cette Sœur Anne, qu'il met à la place de la Bonne Sœur, ordonnant à celle-ci de lui obéir.

Elisabeth répond à ses Sœurs dans la peine et l'indignation : « *Il est saint !* »

Pourtant Sœur Saint Martin rapporte ces paroles du Bon Père qui rendent toute justice à la Bonne Sœur :

« *Ah ! si vous saviez ce que la Bonne Sœur a fait...*

La Bonne Sœur ?... Elle avance à pas de géants... »

*

Fille de la Croix...

Elisabeth n'a pas détourné son regard du Crucifié...

En 1823, à Epy en Franche Comté, elle explique à une Sœur qui la défend de personnes qui l'injurieraient grossièrement :

« *Vous ne comprenez rien à la vie religieuse, ma chère Sœur. Si vous aviez gardé le silence, nous aurions eu aujourd'hui, quelque part aux humiliations de Notre-Seigneur... Rappelez-vous ce qu'il a souffert pour nous ... dans les rues de Jérusalem... par qui Il fut maltraité... et par qui Il fut trahi...* »

*

Fille de la Croix...

Rien ne lui a été épargné... mais on ne peut tout citer...

Et cependant elle confie :

« *Au milieu de mes peines et de mes embarras, j'ai toujours joui du vrai bonheur.* »

Parce que celui à qui elle a donné sa vie est le maître du bonheur.

Parce qu'elle est Fille de la Croix d'après la Résurrection.

Celui qu'on avait crucifié, Il est vivant pour toujours.

Elle a contemplé avec amour le visage du Crucifié.

